



HAL
open science

Figures et discours du pouvoir : l'entreprise dans la littérature française contemporaine

Corinne Grenouillet

► **To cite this version:**

Corinne Grenouillet. Figures et discours du pouvoir : l'entreprise dans la littérature française contemporaine. Du Grand Inquisiteur à Big Brother : le pouvoir dans la littérature et les arts de la fin du XIXe siècle à nos jours Colloque international, Traverses 19-21 (E.CRI.RE), Jun 2010, Grenoble, France. pp.337-351. hal-03151709

HAL Id: hal-03151709

<https://hal.science/hal-03151709>

Submitted on 24 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Référence : Corinne Grenouillet, « Figures et discours du pouvoir : l'entreprise dans la littérature française contemporaine », *Du grand inquisiteur à Big Brother : Arts sciences et politique*, sous la dir. d'Anna Saignes et Agathe Salha, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2013, p. 337-351

Figures et discours du pouvoir : l'entreprise dans la littérature française contemporaine

Le discours du management contemporain prétend que l'autorité ancienne n'a plus cours dans les entreprises et sur les lieux de travail : le remplacement des mots *ouvriers/employés, contremaîtres* et *cadres* par *collaborateurs, agents de maîtrise* et *managers* semble affirmer que le capitalisme contemporain a délaissé l'autoritarisme. Le terme de *patron* a quasiment disparu de la langue française contemporaine, subsistant tel un archaïsme dans la presse et le discours politique de gauche ou encore dans des expressions lexicalisées comme *grands patrons* (« grands patrons du CAC 40 ») ou *petits patrons*. Signe des temps, le CNPF (Conseil national du patronat français) a disparu au profit du MEDEF (Mouvement des entreprises de France) : c'est l'entrepreneur qui a désormais investi la scène imaginaire et idéologique, c'est-à-dire un homme d'action, un être en mouvement, un conducteur de troupes. Quant au *manager* avec lequel l'*entrepreneur* peut se confondre, il valorise, pilote, anime, coordonne, participe au « développement des personnes », il organise, fait faire, mais en aucun cas n'exerce un pouvoir : il est le plus souvent une « courroie de transmission », dans le meilleur des cas un « donneur de souffle¹ ». Cette transformation de la langue participe d'un « travail de dé-représentation des classes sociales² » et nie de toute évidence les relations de pouvoir qui se jouent dans l'entreprise.

¹ Voir par exemple, Éric Delavallée, *Le Manager idéal n'existe pas ! Ce que manager veut dire*, Éditions d'organisation, 2005. L'expression « donneur de souffle » se trouve chez Hervé Sérieyx, cité par Luc Boltanski et Ève Chiapello (p. 126), voir note suivante.

² L. Boltanski, È. Chiapello, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, « nrf essais », 1999, p. 383.

On ne peut contester l'évolution de la représentation des figures du pouvoir dans l'imaginaire collectif sous l'effet de la pensée dominante – du management – qui couvre des rayonnages entiers dans nos bibliothèques et nos librairies. L'organisation du travail dans la grande entreprise moderne a dilué les instances du pouvoir ; la mondialisation et la financiarisation l'ont rendu insaisissable : le « dirigeant » moderne ou le « cadre » n'apparaît que comme une courroie de transmission d'un pouvoir toujours situé *ailleurs*. Dans le film *Louise-Michel*³ des ouvrières se cotisent pour payer un tueur à gages afin d'abattre le « patron » responsable de la fermeture de leur usine : mais tuer ce premier patron ne suffit pas ; derrière lui se dissimule un autre commanditaire, établi dans un paradis fiscal et derrière celui-ci, un fonds de pension américain est en cause. La chaîne des responsabilités semble infinie et le pouvoir, insaisissable. La question est pourtant posée dans un roman : « Une question que vous connaissez bien, Monsieur le Président, la seule qui mérite d'être posée. Qui est-ce qui commande ici⁴ ? »

Depuis une dizaine d'années, la littérature française se tourne nettement vers le monde du travail, souvent pour dépeindre la fin d'un monde (ouvrier) et la « mise à mort du travail⁵ ». Comment s'est-elle emparée de cet objet, social, linguistique, politique : les relations de pouvoir dans l'entreprise ? Notre hypothèse est que la littérature du travail (les romans d'entreprise d'aujourd'hui) ne peut plus s'appuyer sur des modèles littéraires anciens – par exemple la figure du patron issu du roman social, paternaliste sournois retranché dans son bureau-forteresse (ou dans sa maison soumise à la horde ouvrière⁶) ; elle intègre dans des dispositifs fictionnels novateurs (roman-enquête, auto-fiction, etc.) les nouvelles figures du pouvoir d'entreprise contemporain : le patron-voyou, le grand patron, le PDG représentant un « capitalisme à visage humain », le patron insaisissable car « envolé », les différents directeurs (des ressources humaines, de la productivité), les consultants, les actionnaires et les *traders*...

Pour Luc Boltanski et Ève Chiapello, le capitalisme a connu deux phases historiques animées par deux « esprits » différents ; il est entré dans une troisième phase. Comment la littérature contemporaine prend-elle acte du passage du « deuxième esprit du capitalisme » (qui a connu son apogée dans les années 1930-1960), qui « a pour figure héroïque le directeur, qui à la différence de l'actionnaire cherchant à augmenter sa richesse personnelle, est habité par la volonté de faire croître sans limite la taille de la firme dont il a la charge⁷ » à ce « nouvel esprit » qui prétend que les managers sont devenus des « leaders démocratiques⁸ » plutôt que des dictateurs ? Les discours associés à ce nouvel esprit du capitalisme assèment que la verticalité du pouvoir a laissé place à un monde horizontal, connexionniste, un monde où tous les « acteurs » seraient mis sur le même plan, et devenus, pratiquement main dans la main, des *collaborateurs*... En somme, comment la littérature se fait-elle critique des discours de la fin des pouvoirs dans l'entreprise ?

³ *Louise-Michel*, film de Gustave Kervern et Benoît Delépine, avec Yolande Moreau, et Bouli Lanners (2008), 1 h 30.

⁴ François Vigouroux, *Monsieur le président, pourquoi nous as-tu abandonnés ?*, PUF, 2003, p. 86. [Désormais *Monsieur le président*...]

⁵ Pour reprendre le titre de la série documentaire de Jean-Robert Viallet qui a obtenu le prix audiovisuel *Albert Londres* le 3 mai 2010.

⁶ Même si on trouve trace de l'intertexte zolien dans *Daewoo*, par exemple : les ouvrières qui ont séquestré un de leurs chefs se souviennent de *Germinal*. François Bon, *Daewoo*, Fayard, 2004, p. 144.

⁷ L. Boltanski et È. Chiapello, ouvr. cit., p. 55.

⁸ *Ibid.*, p. 271.

La hiérarchie dans l'entreprise fictive

Tout d'abord, la fiction contemporaine n'a pas renoncé à la construction de personnages, même si le réalisme n'en est plus le mode de constitution dominant. Fantastique, humour et grotesque ont ainsi tendance à envahir la scène littéraire de l'entreprise fictive, depuis *L'Imprécateur* de René-Victor Pilhes en 1974. L'autre voie suivie est plus sérieuse : enquête de type journalistique, thriller et récit à la première personne d'inspiration autobiographique.

Les activités des entreprises, peu décrites pour elles-mêmes, constituent un arrière-plan abstrait, la plupart du temps industriel : fabrique de « composants industriels » (Vigouroux), industrie chimique (Emmanuel) ou automobile (Salvayre), agro-alimentaire (Salvaing, Bizot⁹). Quelques romans récents décrivent des entreprises de service, dont il est difficile de cerner l'objet réel, des sociétés financières et informatiques ou des holdings à ramifications planétaires, agences de communication¹⁰ ou multinationales (l'empire du roi du hamburger dans *Portrait de l'écrivain en animal domestique*¹¹).

Dans la littérature managériale, la structure en vogue actuellement se nomme le *management de projet*. Ce *management* n'exige ni directeurs ni cadres, seulement des *promoteurs* et des *chefs de projet* qui sont capables de s'entourer d'une « équipe » pour finaliser le projet¹². Contrairement à ce modèle, la plupart des récits du corpus présente la hiérarchie de l'entreprise comme une structure pyramidale. En son sommet, un homme, dont le pouvoir s'exerce sur ses collègues ou collaborateurs. Même si tous ceux qui sont réunis au sein du comité de direction sont censés être des pairs, un rapport de force clairement établi désigne, parmi eux, un chef, souvent autoritaire¹³, tel Henri de Roquemorel, directeur général de *La Manufacture*, qui adopte cette méthode « homologuée » :

[...] ayant [...] défini sa position [...] il demanda à ses subordonnés leur avis. Les directeurs procédèrent aussitôt à une retraite en bon ordre et, selon la procédure en usage dans tous les comités de direction des entreprises vraiment compétitives, se rangèrent sans perdre la face à la raison du plus fort¹⁴.

Les directeurs sont nombreux : ressources humaines, communication, action sociale, productivité, sécurité. Sans oublier l'incontournable « consultant » présent dans plusieurs récits¹⁵. Mais dans ce monde de l'entreprise, même un *directeur de filiale* n'a aucune autonomie ; un directeur de groupe ou un président exerce son action au-dessus de sa tête¹⁶ et devenir directeur d'une filiale peut constituer une relégation évidente¹⁷ ; les CA sont investis, imaginairement, comme lieux où s'exercent les tensions qui opposent

⁹ Fr. Vigouroux, ouvr. cit. François Emmanuel, *La Question humaine*, Stock, 2000, 105 p. Lydie Salvayre, *La Médaille*, Seuil, 1993, 166 p. François Salvaing, *La Boîte*, Fayard, 1998, 334 p. Thierry Bizot, *Ambition et Cie*, Seuil, 2002, 367 p.

¹⁰ Laurent Quintreau, *Marge brute*, Denoël, 2006, 123 p.

¹¹ L. Salvayre, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*, Seuil, 2007, 214 p. [désormais *Portrait*...]

¹² Jean-Jacques Néré, *Le Management de projet*, PUF, « Que sais-je ? », 2006. Hervé Laroche déplore l'absence de « chefs de projets » fictifs, alors que « ceux-ci pullulent dans les entreprises » (« L'éducation managériale : l'actualité littéraire de l'entreprise vue à travers quelques parutions récentes », *Gérer et comprendre*, n° 75, mars 2004, p. 52). Dans *Ambition et Cie*, cette catégorie est pourtant bien représentée.

¹³ Voir l'arrivée du Président, dans *Ambition et Cie*, ouvr. cit., p. 41-45.

¹⁴ Fr. Vigouroux, ouvr. cit., p. 26.

¹⁵ Voir *La Médaille*, ouvr. cit. p. 125 ou *Ambition et Cie*, p. 271. Dans *Monsieur le président...*, le narrateur est consultant.

¹⁶ Par exemple, chez É. Reinhardt, *Cendrillon*, Stock, 2007.

¹⁷ Surtout quand elle est située dans un pays peu attirant comme la Pologne dans *Ambition et Cie*, p. 304.

les hommes les uns aux autres. Personne ne détient le pouvoir réel, absolu ; dans ce monde sans pitié, il y a de toute évidence, des perdants... et des gagnants.

Ces derniers, qui nous intéressent ici, détiennent un autre type de pouvoir, économique et financier : ils accumulent des profits spectaculaires qui se mesurent en *dolls*¹⁸ (c'est-à-dire en millions de dollars), roulent en jaguar, se rendent en jet privé à Ibiza, passent leur temps entre Paris, Londres et New York. Le roman d'Éric Reinhardt, *Cendrillon*¹⁹, s'intéresse au monde de la finance internationale, des banques d'affaires et des *hedge funds*. Chez lui, point de « marchés » abstraits, parfois « rassurés », parfois « affolés » comme dans la presse de 2008 ou 2009, mais des personnages très crédibles, dont un trader haut en couleur, David Pinkus, dont Reinhardt fait, à la manière des réalistes du XIX^e siècle, un *spécialiste* de son domaine. Il lui confie un rôle didactique : l'analyse les rapports entre la finance et l'entreprise²⁰. Pinkus explique aussi comment lui et les siens sont parvenus à « débarquer » le PDG d'une « entreprise multinationale hypercélèbre dont tout le monde connaît le nom » parce qu'il « refusait d'exécuter les mesures que nous préconisons : licenciements, restructuration, délocalisation partielle, cession d'activités, etc. Franchement exaspérant le mec²¹ ! » L'oralité et l'énergie conférées à Pinkus, le rythme de ses propos, le réalisme de la scène de la rencontre à Londres entre le narrateur et le personnage, relèvent d'un traitement romanesque et littéraire mis au service d'une dénonciation politique : Reinhardt nous indique les tenants du pouvoir économique mondial.

La plupart de nos romans décrivent évidemment la vie privée de ces hommes de pouvoir et montre que leur autorité se fonde sur des pulsions sexuelles. Le traitement de cette question n'est pas uniforme, certains auteurs ne l'abordant jamais²², d'autre explicitant clairement le lien par un propos auctorial²³, d'autres enfin imaginant l'entreprise comme terrain de jeux érotiques²⁴ ou saturant les pensées secrètes des dirigeants de désirs sexuels inavouables²⁵. Tous ont évidemment des maîtresses, se font accompagner d'*escort-girls*, voire se caressent – tout littérairement – les *pudenda*²⁶.

Dans *Love productivité*²⁷, le narrateur et une de ses collègues, de la Direction des ressources humaines, veulent mettre en évidence les liens entre l'activité sexuelle et la productivité : ils passeront rapidement... aux exercices pratiques. Cette nouvelle humoristique pousse ainsi jusqu'à l'extrême l'équivalence et la porosité entre l'énergie sexuelle et le désir de pouvoir.

¹⁸ Chez É. Reinhardt, ouvr. cit., p. 297.

¹⁹ É. Reinhardt, ouvr. cit.

²⁰ Le lecteur apprend de façon précise et technique comment s'enrichir démesurément grâce aux produits financiers récemment inventés (ouvr. cité, p. 281 et suiv.). C'est David Pinkus qui explique le scandale des inégalités de revenus engendrés par le système financier actuel.

²¹ É. Reinhardt, ouvr. cit., p. 302.

²² Fr. Bon, *Daewoo*, ouvr. cit., par exemple.

²³ « Je lui expliquerai que les rapports de production qui régissent la vie économique sont, comme les relations amoureuses, des rapports de domination et de soumission » (Fr. Vigouroux, ouvr. cité, p. 203-204). Michel Houellebecq démontre à la fois par le discours et par les situations narratives que le libéralisme a étendu le domaine de la « lutte » du domaine économique au domaine sexuel, y établissant une concurrence tout aussi sauvage et destructrice (M. Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*. Éditions Maurice Nadeau, « J'ai lu », 1994).

²⁴ Fr. Vigouroux, ouvr. cit., p. 172 et suiv.

²⁵ L. Quintreau, ouvr. cit., *passim*.

²⁶ L. Salvayre, *Portrait...*, *passim*.

²⁷ Arnaud Viviant, « Love productivité » dans A. Viviant (textes réunis par), *L'Entreprise*, La Découverte, « Les Français peints par eux-mêmes », 2003.

Points de vue sur les hommes de pouvoir et leurs victimes

La littérature n'a donc pas renoncé à mettre au jour la *chair* du pouvoir et à démasquer le pouvoir derrière ses *discours*.

Pour ce faire, elle introduit également des personnages tiers, psychologue ou écrivain, qui, dans l'ombre – ou à côté – du pouvoir peuvent poser un regard distancé sur les hommes qui le détiennent et analyser les contradictions ou l'implicite de leurs discours : François Emmanuel choisit un narrateur psychologue affecté aux ressources humaines, observateur et enquêteur sur la situation de deux directeurs de multinationales qui sont poursuivis (et torturés pour l'un d'eux) par le passé nazi de leurs pères. Lydie Salvayre invente aux côtés de Tobold, le roi du Hamburger, une écrivain – la narratrice – chargée d'en célébrer les vertus. François Bon fait lire et commenter à une ancienne ouvrière lorraine, l'histoire, retracée dans la presse, de Kim Woo-choong (dit Chairman Kim), le patron véreux – réel – de Daewoo, « empire » qui s'est effondré en 1999. Dans tous les cas, il s'agit d'introduire de la distance, des éléments de médiation et de recul face à l'homme de pouvoir.

Avec Tobold, Salvayre fait accéder le pouvoir économique à une figuration littéraire novatrice ; si les noms de plusieurs leaders du monde économique contemporain surgissent nécessairement à l'esprit du lecteur (de Bernard Tapie à Bill Gates, en passant par Arnaud Lagardère), Tobold subsume ces modèles plausibles dont il offre un concentré drolatique. *Self-made man*, issu comme la narratrice d'un milieu populaire, sans aucune éducation, Tobold fait ses classes comme dealer de mobylettes volées, avant de prendre la tête d'un *peep-show*, puis de fonder, à 25 ans, aux États-Unis, une chaîne de fast-food. Il mondialise et diversifie son activité en rachetant « les sociétés *Yop, Flunch, Quick* », puis se lance « dans le marché de la communication et de la haute technologie²⁸ ». Il commande bientôt aux banquiers, aux ministres, fréquente la *jet set*, a sa photo dans *Gala*, reçoit des célébrités. Il incarne le puissant du monde des affaires, maître de l'image et de la publicité, « peoplisé », manipulateur sans scrupule des consciences et des désirs, bloc d'énergie tendue vers la domination absolue même si « une insatisfaction le ronge » : « Il n'est pas le maître du monde, mais seulement de sa moitié, merde alors²⁹. »

Ce *patron total* concentre plusieurs traits du capitalisme : il prospère en éliminant ou en dégraissant³⁰, il taylorise les tâches, il utilise la propagande et la publicité pour asseoir sa domination économique, et endoctrine les enfants³¹. Enfin il intègre à son arsenal d'actions destinées à conquérir la planète, des éléments empruntés à la critique sociale du capitalisme ; celle-ci dénonce-t-elle la pauvreté planétaire engendrée par l'accumulation de profits ?... Qu'à cela ne tienne, Tobold se met à utiliser à son profit la pauvreté et les organisations humanitaires et devient le roi du *charity business*.

Lydie Salvayre met en évidence les séductions de ce pouvoir, en adoptant le point de vue original d'une écrivain qui se laisse peu à peu corrompre et amollir par le luxe, fasciner par l'être dont elle est devenue « l'animal domestique ». La complexité du personnage de Tobold, son origine modeste, sa dépression, ont pu donner lieu à des

²⁸ L. Salvayre, *Portrait...*, p. 103.

²⁹ *Ibid.*, p. 104.

³⁰ *Ibid.*, p. 153.

³¹ *Ibid.*, p. 173.

contresens sur le projet de Salvayre³² : l'humanisation du personnage, réelle, n'excuse ni ne masque la réalité de l'exercice cynique de son pouvoir. Ainsi Salvayre fait advenir à la littérature contemporaine un type rarement représenté. Elle donne *corps* à un système, une organisation économique décrite par les sciences sociales : son Tobold devient une allégorie du capitalisme moderne.

Un tout autre versant de l'écriture contemporaine se nourrit des types, des clichés des médias. Ces intertextes sont directement audibles dans un *roman* qui cite largement ses sources journalistiques, et prend la forme, ostentatoire, d'un travail d'enquête : *Daewoo*³³. Que la séquence consacrée à Kim Woo-Choong, fondateur coréen de la firme éponyme, intervienne dans les cinquante dernières pages du livre fait sens : le lecteur est déjà amplement informé du drame humain qu'a représenté la fermeture des trois usines Daewoo de la vallée de la Fensch en Lorraine en 2002 et 2003 ; les femmes qui y travaillaient n'ont pas pu se reclasser, sont tombées malades, l'une d'entre elles s'est même suicidée, etc. La séquence consacrée à Chairman Kim (c'est-à-dire « le président Kim ») viserait ainsi à dévoiler l'initiateur de ces dégâts humains, après avoir exploré toutes les facettes de ceux-ci.

François Bon renonce à la possibilité d'en décrire le parcours en direct : sous la forme de la lecture d'extraits d'articles de journaux par une ouvrière, il nous en présente la légende, comme telle, c'est-à-dire comme une fabrication trompeuse et fictive³⁴. La lectrice, une ouvrière licenciée, atteinte d'un cancer et éprouvée par sa dernière chimiothérapie, apparaît comme une victime directe de Chairman Kim. Cette médiation impose une distance du lecteur face à l'extrait de presse prétendant que Kim Woo-Choong partage « la cantine de ses ouvriers », « ne dort que quatre heures par nuit » et « se bat au milieu de ses troupes »... Dans les années 1990-1996, les écrits journalistiques consacrés au célèbre Coréen laissent percer une fascination, du moins un attrait, pour ce personnage hors du commun, proprement romanesque³⁵. Kim Woo-Choong emblématise un autre type de dirigeant, que la presse a qualifié de *patron-voyou*. L'expression est utilisée dans *Louise Michel*, long métrage dans lequel des ouvrières d'une entreprise textile picarde découvrent avec stupeur que leur usine a été vidée de toutes ses machines en une nuit.

Contrairement aux autres livres du corpus, celui de François Bon décrit un dirigeant réel, figuration déjà largement investie par les médias. L'écrivain utilise des textes journalistiques dans le but de dénoncer un scandale économique et politique – qui met en cause la responsabilité de l'État français et de son personnel – et une tragédie humaine. Il propulse sur le devant de la scène, non ce *patron-voyou*, qui reste en arrière-plan, dans une sorte de lointain inaccessible, mais l'ouvrière malade, c'est-à-dire la victime.

Bons et mauvais patrons

Certains de nos auteurs laissent s'exprimer, directement ou implicitement, la nostalgie d'une période, sans doute utopique, où aurait régné un « capitalisme à visage humain »,

³² Par exemple sur : <<http://www.leblogdeslivres.com/?2007/10/18/186-portrait-de-l-crivain-en-animal-domestique-lydie-salvayre-rentre-littéraire-2007>>

³³ Fr. Bon, ouvr. cit.

³⁴ Fr. Bon, ouvr. cit, p. 237.

³⁵ Voir par exemple, *Le Point*, n° 1422, article non signé, 23 janvier 2007.

où le *patron*, sans être forcément le protecteur ou le père, avait conscience de son rôle social et politique et surtout, un temps où il pouvait exercer un pouvoir réel de direction de l'entreprise, sans être tributaire des logiques financières.

Ce patron-père³⁶, on en devine le modèle dans *Monsieur le Président*. La disparition du Président de la Manufacture, au moment où son entreprise doit être rachetée, est mise en parallèle avec la mort du père du narrateur. Le terme d'*abandon* a des connotations psychologiques largement exploitées par Vigouroux qui tente de faire de l'entreprise l'équivalent de « la mère archaïque » par laquelle les salariés attendent d'être totalement comblés. Le modèle paternaliste a vécu : la vision des décombres de « l'unité centrale », sous lesquels se trouveraient les corps des anciens directeurs de la Manufacture clôt de son symbolisme massif – massue – le roman. Un certain type de pouvoir a définitivement disparu.

Le narrateur de *Cendrillon*, Éric Reinhardt, rencontre Louis Schweitzer, l'ancien PDG – réel – de Renault, image de ces *patrons* d'autrefois, « soucieux de l'intérêt général » et qui lui a toujours « inspiré de la sympathie³⁷ ». C'est à ce dernier qu'échoit le rôle de faire un rappel historique, de décrire le passage de l'ancien système français où « le patron jouissait d'une totale autonomie vis-à-vis des actionnaires³⁸ » au système actuel, dans lequel les « propriétaires » de l'entreprise ont tous les droits sur elle. Ce personnage apporte une caution intellectuelle et morale à la thèse du narrateur : ce monde, dans lequel une minorité d'hommes est encouragée à se livrer de façon pulsionnelle et sans contrôle au désir de gagner toujours plus d'argent, court à sa perte et risque de connaître une révolte des populations, ignorées et spoliées. L'écrivain anticipait à la fois la crise financière de 2009 et les émeutes en Grèce de 2010...

L'opposition entre « bon » et « mauvais » patron structurait déjà le personnel romanesque de *L'Imprécatteur* en 1974 avec d'un côté, Henri de Saint-Ramé, directeur de la filiale française, « prototype du patron progressiste³⁹ » et de l'autre Mac Ganter, le président directeur général de l'ensemble du groupe. Assoiffé d'une puissance qui va au-delà du « pouvoir de l'argent », celui-ci déclare éprouver une « jouissance extrême » à être accusé d'avoir « renversé le régime démocratique chilien⁴⁰ ». René-Victor Pilhes accorde visiblement son aval aux positions de Saint-Ramé, pour qui « quelque chose ne tourne pas rond dans la tête et le cœur de ceux qui dirigent les entreprises géantes et l'économie de l'Occident⁴¹ » et qui, par ses « imprécations », veut faire prendre conscience aux cadres de son entreprise de la nécessité d'humaniser celle-ci, démarche qui devait, selon lui, être source de productivité⁴². Malheureusement, ce directeur est mis à mort à la fin du roman, laquelle consacre le triomphe des puissances du mal – triomphe déjoué toutefois par un ultime retournement fantastique.

Nos romans ne s'intéressent évidemment pas tous aux figures de pouvoir absolu, PDG ou directeur de filiale : la gamme intermédiaire est représentée, dans laquelle François Salvaing puise son inspiration pour créer, sur un mode réaliste, le personnage

³⁶ Dont Jean-Paul Goux instruit le procès dans *Mémoires de l'enclave*, Mazarine, 1986 [réédition : Actes Sud, 2003].

³⁷ É. Reinhardt, ouvr. cit., p. 472.

³⁸ *Ibid.*, p. 476.

³⁹ René Victor Pilhes, *L'Imprécatteur*, Seuil, 1994, p. 276.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 201.

⁴¹ *Ibid.*, p. 277.

⁴² *Ibid.*, p. 276. Chez Reinhardt, Schweitzer affirme aussi que « sur le long terme, l'éthique est la condition de l'efficacité » (ouvr. cité, p. 476).

de Patrick Bardeilhan⁴³. *La Boîte* retrace la biographie professionnelle de ce cadre entre 1975 et 1992, soit durant les « années Mitterrand ». Devenu « responsable aux ressources humaines » au sein de *La Boîte*, entreprise de gâteaux bretons, il se voit confier la mission d'acheter des entreprises pour son groupe, par conséquent d'en dégraisser le personnel. Contrairement au Rorty de Laurent Quintreau, au Chairman Kim de François Bon, ou au Tobold de Lydie Salvayre, Bardeilhan ne se situe pas au sommet de la hiérarchie, mais à un niveau intermédiaire de direction qui lui octroie un certain pouvoir sans lui fournir une autonomie complète. Éclairer d'un coup de projecteur romanesque un être *moyen*, mais rouage décisif de la grande entreprise, permet à Salvaing d'interroger les ambiguïtés et la complexité d'un individu consciencieux et plutôt loyal amené à faire un « sale boulot ».

Les romans focalisés sur des dirigeants d'entreprise de niveau intermédiaire nous font accéder à la conscience, parfois douloureuse, de ceux qui sont amenés à plonger les mains « dans le cambouis⁴⁴ ». Avec un personnage comme Bardeilhan, la frontière entre le bien et le mal n'est pas aussi clairement tracée que dans d'autres récits plus militants. Toutefois les trajectoires des personnages principaux et la composition des récits, s'accordent pour mettre l'accent sur une nécessité, celle de quitter l'entreprise, même s'il faut pour cela abandonner le pouvoir qu'on y détenait. Bardeilhan disparaît en mer après une séquestration qui s'était terminée par le suicide du jeune kidnappeur ; le psychologue de *La Question humaine* – dont le travail consistait à sélectionner les salariés de son entreprise en période de restructuration – choisit de se vouer aux enfants autistes et se place volontairement aux « marges » du monde. Alighieri, dans *Marge brute*, se sent au « Paradis » – comme l'indique le titre de la partie, en référence à Dante... parce qu'il se sait sur le point d'être licencié.

De toute évidence, le point de vue des écrivains de notre corpus est peu favorable au monde de l'entreprise, territoire des « grands prédateurs⁴⁵ », déshumanisé et déshumanisant. Seul le roman de Thierry Bizot s'achève sur un *happy-end* : le narrateur, qui s'est décrit comme « programmé pour réussir⁴⁶ » voit son projet de lancement d'un nouveau bonbon couronné de succès.

Critique de la langue du management

Ce point de vue s'exprime non seulement à travers la construction des personnages, mais aussi par la critique de la langue du pouvoir. De nombreux aspects de la langue du management sont raillés, souvent avec humour, tel l'anglicisation généralisée, qui se veut un signe de modernité au temps de la mondialisation⁴⁷. Cette langue des élites financières est utilisée comme matériau littéraire, voire poétique, mais aussi avec une visée critique. Nos textes s'amusent des clichés du discours du management, comme la métaphore du bateau ou de l'orchestre, dont des témoignages d'ouvriers confirment l'utilisation dans le monde réel⁴⁸. Voici ce que devient la métaphore de la guerre, de la conquête ou du siège (telle une armée, l'entreprise doit rester soudée pour vaincre l'adversaire) chez Lydie Salvayre :

⁴³ Fr. Salvaing, *La Boîte*, Fayard, 1998.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 127.

⁴⁵ L. Quintreau, *ouvr. cit.*, p. 121.

⁴⁶ Th. Bizot, *ouvr. cit.*, p. 356.

⁴⁷ Par exemple : L. Quintreau, *ouvr. cit.*, p. 18 ou L. Salvayre, *La Médaille*, *ouvr. cité*, p. 85 et suiv.

⁴⁸ Robert Piccamiglio, *Chroniques des années d'usine*, Albin Michel, 1999, p. 141.

Mesdames, Messieurs, chers collaborateurs.

Partout, la concurrence est féroce. Les Japonais sont à nos portes. Les groupes s'entre-tuent. Certains coulent à pic après quelques soubresauts. Des managers mélancoliques meurent de mort violente tandis que leurs épouses avachies avalent des aspirines en buvant du Chivas⁴⁹.

La Médaille, d'où est extraite cette citation, décrit une cérémonie de remise de médailles du travail dans une grande entreprise automobile : huit allocutions sont prononcées par l'équipe de direction. Chacune d'entre elle est suivie de la « réponse du médaillé », composition clairement ironique dans la mesure où ces réponses offrent un démenti radical aux allocutions officielles. L'ironie a toujours eu pour vocation de mettre en cause les discours du pouvoir et le figement des lieux communs. La présence d'un « espace d'autorité », la « mécanisation du langage » que révèlent les poncifs du discours managérial contemporain sont « invoqués » et dans le même temps « révoqués⁵⁰ » par l'ironie mordante de Lydie Salvayre : l'écrivain met en lumière l'autre face de la médaille.

Les allocutions officielles du roman s'évertuent à galvaniser l'énergie des travailleurs en période de crise, à justifier les restrictions de postes et les licenciements et à féliciter les médaillés. Elles contiennent des formules, des idées et un argumentaire extraits des discours managériaux actuels et constituent le roman en caisse de résonances. L'allocution du « directeur de la productivité » (par exemple), qui s'apparente à un discours sérieux, est immédiatement miné par des indices d'ironie, à commencer par le patronyme de l'orateur, M. Lehérissé, qui suppose un directeur peu enclin à ménager son personnel. Le personnage se hérise bientôt dans toute la violence d'un vocabulaire familier voire ordurier, ce qui forme un contraste saisissant avec le ton, relativement neutre, utilisé jusqu'alors et le disqualifie comme énonciateur. L'ironie joue aussi sur des figures telles que l'euphémisme (le terme de *démotivés* évite celui de *suicidaire(s)*) ou la périphrase, qui masque ou adoucit la réalité : *l'impécuniosité chronique* remplace la *pauvreté*⁵¹.

Le discours de Lehérissé provoque un effet ironique, précisément en raison de la condensation de tous les thèmes et traits du discours managérial actuel, qu'il dévoile comme :

- un discours de la virilité (par exemple dans la manière de critiquer la *sensiblerie*⁵²).
- un discours de la négation du réel qui nie les conflits d'intérêts entre les classes, la violence faite aux salariés (par la mise au chômage, le renvoi des migrants ou l'automatisation), naturalise les questions sociales (le suicide est une maladie), culpabilise les travailleurs ou les chômeurs (chômeur = voleur = violeur) et fait ainsi supporter aux salariés les défaillances du système libéral.

Quelques auteurs se dispensent d'inventer intrigues ou personnages pour viser le seul discours du pouvoir économique. Jean-Charles Masséra⁵³ ou Yves Pagès⁵⁴ font ainsi

⁴⁹ L. Salvayre, *La Médaille*, ouvr. cit., p. 105.

⁵⁰ Pour reprendre les termes de Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Hachette, coll. « Hachette Université », 1996, p. 32 et p. 65.

⁵¹ L. Salvayre, *La Médaille*, ouvr. cit., p. 112.

⁵² L. Salvayre rejoint les thèses de Chr. Dejours qui montre que la virilité, et le discours sur la virilité, est la pierre angulaire de la banalisation de l'injustice sociale. Chr. Dejours, *Souffrance en France : La Banalisation de l'injustice sociale*, Seuil, « L'Histoire immédiate », 1998, p. 199.

⁵³ Voir son interview imaginaire du dirigeant japonais d'une multinationale de jeux vidéos qui mêle la langue sérieuse de l'économie, l'expression du cynisme (généralement tu), et la trivialité des préoccupations d'une mère de famille

mine de reprendre à leur compte la langue de l'économie, des affaires ou du marketing. Même les écrivains qui n'ont pas un regard critique ou politique sur l'entreprise s'accordent pour montrer que la langue de la « communication » interne ou externe est une phraséologie dont personne n'est dupe⁵⁵.

Si la critique passe par la voie oblique de l'ironie chez Salvayre, Masséra ou Pagès, elle emprunte une voie plus directe chez François Emmanuel : au terme d'une enquête fortement dramatisée, le narrateur découvre derrière des lettres anonymes et des fragments d'un manuel de psychologie du travail un palimpseste sidérant : deux textes nazis connus des historiens de la Shoah. Le premier explique les améliorations à apporter aux camions à gaz, le second est le « programme d'éradication des malades mentaux baptisé par les nazis *Tiergarten 4*⁵⁶ ». Ils permettent d'établir un parallèle, qui fit polémique au moment de la sortie du livre, entre le mode de gestion du personnel dans l'entreprise moderne et les assassinats en série perpétrés par les nazis. Dans la lignée des théories de Zygmunt Bauman⁵⁷, ce court récit à thèse montre que le vocabulaire technique du management parvient à créer une zone de « déresponsabilisation » qui permet aux principaux acteurs d'une restructuration industrielle – comme autrefois aux officiers SS – de ne pas se sentir concernés par la « question humaine ».

La littérature fictionnelle d'aujourd'hui, très disparate dans ses projets, ses conceptions, mais aussi la qualité littéraire de ses productions, n'adhère pas à la représentation d'un monde de l'entreprise pacifié, fondé sur les réseaux humains et sur la capacité de quelques-uns à « animer » une équipe en vue de réaliser des « projets ».

Elle maintient des personnages incarnant le pouvoir (patron, directeur, etc.), qui montrent que des hommes le détiennent, en usent et en abusent. Patron total « peoplisé », patron voyou venu du bout du monde, directoire mondialisé, patron disparu laissent aussi percer la nostalgie d'un ordre ancien plus humain.

Elle se plaît aussi à privilégier le point de vue des victimes, de *losers*, de celui qui n'a aucun pouvoir, qui se fait anéantir par plus fort que lui, qui a perdu son emploi. Le pouvoir se situe alors dans un ailleurs inatteignable et n'existe que par ses effets, destructeurs. Pour plusieurs récits, le monde de l'entreprise est un vaste système, implacable, dont on ne sort moralement indemne – si l'on a un quelconque pouvoir justement – que par la fuite, le suicide, le pas de côté.

Mais ce qu'invalident avec le plus de brio nos livres (Emmanuel, Salvayre, Quintreau, Reinhardt), c'est le discours du management, le discours du libéralisme actuel qui légitime et masque la réalité du pouvoir dans l'entreprise.

Corinne GRENOUILLET
Université de Strasbourg

incapable de contrôler un enfant obsédé par les Pokémon : « Savoir quel appauvrissement de la communication nous voulons mettre en œuvre ». Questions à Silvio Akiyoshi, patron des créatures qui vivent dans les herbes, les fourrés, les bois, les cavernes ou les lacs et responsable du redoublement de Jordan », dans *L'Entreprise*, ouvr. cit., p. 133.

⁵⁴ Yves Pagès, « Le Manager. Zéro défaut », dans *L'Entreprise*, ouvr. cit., p. 9.

⁵⁵ Th. Bizot, ouvr. cit..

⁵⁶ Fr. Emmanuel, ouvr. cit., p. 88.

⁵⁷ Zygmunt Bauman, *Modernité et holocauste*, trad. de l'anglais par P. Guivarch, La Fabrique éditions, 2002, p. 285.